**La force de vivre :**

**trois œuvres**

I – Hugo, *Les Contemplations* (livres IV et V)

*Introduction à l’édition « Classicolycée », Belin-Gallimard* :

Victor Hugo, partisan de la République et opposant au régime autoritaire du Second Empire, quitte la France à la suite du coup d’État de Louis-Napoléon Bonaparte (futur Napoléon III), le 2 décembre 1851. Le recueil des *Contemplations*, publié en 1856, fait ainsi partie de l’immense production de ces années d’exil, mais occupe une place à part dans l’œuvre du poète : « Ce livre doit être lu comme on lirait le livre d’un mort », écrit Victor Hugo dans sa préface. *Les Contemplations* sont le testament d’un poète, dont l’œuvre se poursuivra pourtant durant vingt ans. Au moment de sa conception, Victor Hugo imagine un livre plus ambitieux encore : « *Les Contemplations* […] se composeraient de deux volumes, premier volume : *Autrefois*, poésie pure. Deuxième volume : *Aujourd’hui*, flagellation de tous ces drôles, et du drôle en chef », écrit-il à son éditeur en 1852. Le « drôle en chef » n’est autre que Napoléon III, celui qui a confisqué la République. Dans l’esprit du poète, le centre de gravité des *Contemplations*, leur point de rupture est donc politique, le coup d’État introduisant comme un arrêt à la « poésie pure », à l’« Autrefois », exigeant une poésie de combat. Or, les poèmes contestataires sont si nombreux que Victor Hugo les publie en recueil en 1853 sous le titre des *Châtiments*. La veine politique et satirique disparaît donc presque entièrement des *Contemplations*. Seule demeure la division entre l’« Autrefois » et l’« Aujourd’hui » organisée autour de la mort de Léopoldine, sa fille, noyée avec son époux Charles Vacquerie lors d’une promenade en barque sur la Seine.

« Autrefois, Aujourd’hui. Un abîme les sépare, le tombeau », déclare Victor Hugo à la fin de la préface des *Contemplations* qui deviennent alors le recueil d’une « âme qui se raconte ». Après « l’effet rouge » des Châtiments — rouge du combat, du sang, et de la colère —, Victor Hugo souhaite offrir à son lecteur l’« effet bleu » des Contemplations (lettre à Paul Meurice, 1854). Ce bleu est celui du ciel et de l’âme qui s’y reflète. Et le ciel est le dôme qui couvre l’architecture du recueil : déployé sur l’abîme de la mort, il est ce lieu que le poète scrute mais aussi d’où il observe sa vie et interroge le mystère d’une destinée individuelle qui rejoint celle de tous les hommes. Il est difficile de classer *Les Contemplations* : si bien des poèmes, par leur date d’écriture et leur inspiration, témoignent du romantisme de Victor Hugo, l’œuvre déborde ce courant, emprunte un chemin résolument personnel. Les quatre premiers livres retracent une partie de la vie de l’auteur, ses rêves, ses premières amours et ses premiers combats (livres I à III) jusqu’à la béance ouverte par le deuil (livre IV). Il ne s’agit pour autant pas à proprement parler d’une autobiographie conduite par le souci du fait vrai et de la chronologie. « Mémoires d’une âme », « Livre d’un mort », *Les Contemplations* recueillent, pour les faire entrer dans une épopée de la vie intérieure, ces moments, tantôt joyeux, tantôt funèbres, où l’âme — celle du poète, celle de tous les vivants, celle des morts — se cherche et semble parler. L’œuvre est un *tombeau* : elle est comme le dit Hugo « le livre d’un mort » (il parle comme s’il était mort) et un tombeau littéraire (une œuvre consacrée, offerte en hommage à un mort, ici Léopoldine).

 Hugo voulait que *Les Contemplations* soient son œuvre la plus belle, la plus aboutie. Il les qualifie de « grande pyramide ». C’est aussi une œuvre où la douleur se dit avec des mots simples. Elle prend une dimension universelle : la douleur de Hugo est celle de tout homme ayant perdu un enfant (voir, dans la préface : « ah ! insensé, qui crois que je ne suis pas toi ! »). Certains poèmes sont consacrés à l’enfance heureuse de Léopoldine. Il y évoque les mille petits riens d’une vie familiale heureuse. Pour lui, Léopoldine est tout : une fée, une muse, une étoile, une princesse, un ange… D’autres sont consacrés à son immense douleur, sa révolte face à l’inacceptable de la mort d’un enfant, puis à l’acceptation de la volonté divine – mais sa douleur reste.

Des émissions à écouter :

* En guise d’introduction sur la vie de Victor Hugo : « La compagnie des auteurs », France Culture : Victor Hugo, le monstre sacré, « solitaire, solidaire » (1/4)  (émission consacrée à la biographie de Victor Hugo), 19 septembre 2017 : <https://www.franceculture.fr/emissions/la-compagnie-des-oeuvres/victor-hugo-le-monstre-sacre-14-solitaire-solidaire>

Bilan :

Un génie doué pour tout : dès 18 ans il conquiert la célébrité, il s’illustre dans tous les genres (poésie, roman, théâtre, discours…), peint et dessine.

Un symbole : pour le peuple (2 millions) qui suit son cercueil en 1885, il est le défenseur des pauvres, des malheureux auxquels il a dédié les *Misérables*.

Un homme au parcours politique étonnant : jeune il fut royaliste comme sa mère, puis bonapartiste comme son père, puis républicain. Mais cette évolution se combine à une fidélité sans faille au peuple.

Une vie d’épreuves : il a affronté la folie de son frère, l’échec de son mariage, la mort de sa fille adorée Léopoldine à l’âge de 19 ans, en septembre 1843. Il apprend la mort de sa fille dans des circonstances terribles, par le journal, alors qu’il voyage en Espagne avec sa maîtresse. Cette mort le terrasse. Pendant des mois, il ne publie plus rien et se consacre à la politique, surtout lorsqu’éclate la révolution de 1848. Il s’oppose au coup d’Etat de Louis-Napoléon Bonaparte et doit s’exiler.

* France Culture, « Les Contemplations » de Victor Hugo, Mémoires d’une âme, 3 mai 2020 :

<https://www.franceculture.fr/emissions/ecoutez-revisez/les-contemplations-le-tombeau-litteraire-dhugo-a-sa-fille>

* Sur « Melancholia », mais qui appartient au livre III : France Culture, « Les Contemplations » de Victor Hugo, Mémoires d’une âme, 9 avril 2020 :

<https://www.franceculture.fr/emissions/ecoutez-revisez/les-contemplations-de-victor-hugo>

La première partie, « Aujourd’hui » est composée de trois livres suivant la vie du poète: « Aurore » (Iivre I), « L’âme en fleur » (livre II) ; ces deux livres sont consacrés à l’enfance, la jeunesse, la découverte de l’amour ; « Les luttes et les rêves » (livre III) relate l’entrée de Hugo dans l’âge adulte ; sa découverte de la misère sociale et de la condition humaine.

Le poème *Melancholia*, qui fait partie du livre III, s’ouvre sur une allusion à Dante. Hugo se voit en successeur de Dante, l’auteur de la *Divine Comédie*, gigantesque épopée chrétienne, poétique et amoureuse. *Melancholia* raconte l’enfer, mais ce n’est plus l’enfer chrétien de Dante qui attend le méchant après la mort, c’est l’enfer social réservé aux innocents, aux misérables.

Le titre est en latin, et cette langue est très présente dans les *Contemplations*, comme en attestent les titres « Pauca meae » (quelques vers pour ma fille), *Vere nuovo* (au printemps), *Magnitudo parvi* (la grandeur des petits). Elle fait de ces textes des allégories, des paraboles. *Melancholia* signifie en grec « la bile noire », « l’humeur sombre ».

Le jeu sur les dates : La poème est daté de juillet 1838. Mais on sait que ce texte a été commencé en 1846, remanié en 1854 et achevé en 1855 ! Ce procédé se retrouve très souvent dans les *Contemplations*. Hugo s’y réinvente. Il veut aussi nous faire comprendre qu’il a très tôt été sensible à la misère sociale.

Le poème se présente comme une succession de tableaux, un panorama de toutes les misères possibles : la femme abandonnée et moquée, l’ouvrière contrainte de se prostituer, le génie incompris de la foule, l’enfant qui travaille et s’abrutit, la cheval fouetté par son maître, le juste honni quand le scélérat est célébré. Toutes ces misères avilissent la condition humaine et déforment la création divine. Elles sont des scandales. Elles engendrent la mélancolie : la mélancolie ne vient plus d’une cause intérieure (la bile noire, l’âme triste) mais de l’extérieur (la misère humaine, l’injustice des hommes).

II – Nietzsche, *Le Gai Savoir* (préface et livre IV)

*Le Gai Savoir* a été publié en deux temps : en 1882 puis en 1887 (Nietzsche ajoute alors la préface et le livre V). En 1887, Nietzsche rédige la préface, il se présente comme un homme qui sort de maladie et présente son livre comme « un livre de renaissance ». Il n’est pas encore tout à fait guéri mais est sur la voie de la guérison ; l’hiver est encore là mais il va en triompher. Cela fait du *Gai Savoir* l’un des textes les plus beaux et les émouvants de Nietzsche. Toute sa vie, Nietzsche a été très malade, et a terriblement souffert (et il retombera malade) : douleur oculaires, migraines épouvantables, douleurs digestives, atteintes neurologiques (il sombrera en 1889 et perdra jusqu’à l’usage de la parole). Il ne sait pas ce qu’il a, la médecine de son époque est impuissante. Il essaie de de soigner lui-même. En 1887, il est convalescent, et surtout, développe une autre attitude face à la maladie. Le vocabulaire de la maladie et de la santé envahit toute la préface

Cette joie de la guérison lui procure une véritable ivresse. Il a l’intuition que tout part du corps et non de l’esprit, de l’âme. C’est un renversement complet de toute la philosophie occidentale qui depuis Platon méprise le corps (lié à la matière, au faux, aux désirs, au bas) et valorise l’esprit. Nietzsche va se livrer, dans le *Gai Savoir*, à une véritable Saturnale (cette fête romaine où maîtres et esclaves échangeaient leurs conditions et où toutes les valeurs étaient inversées).

Nietzsche proclame également qu’il ne cherchera pas la vérité à tout prix. La recherche de la vérité absolue, éternelle, stable, est maladive. Elle est la marque d’un esprit qui a peur de la vie, qui par essence est changeante, mouvante. La vie est un tourbillon et non quelque chose de fixe. Les philosophes qui cherchent une vérité absolue se comportent comme des fanatiques ; la vérité est leur dieu. Le philosophe ne doit pas avoir peur de l’inconnu, du nouveau ; il doit au contraire l’explorer, comme le fit Christophe Colomb (admiré par Hugo…) ; il est un aventurier, un navigateur qui affronte le grand large.

Le philosophe doit également réhabiliter les apparences et le rêve. Ce dernier a longtemps été dévalué par la philosophie : depuis Platon il est synonyme de fausseté, d’illusion. Or Nietzsche voit (avant Freud) que le rêve a sa logique propre, son langage. Dans le réel, il y a de l’erreur, de la fausseté, du mensonge. Or la fiction, l’illusion, le rêve ne sont peut-être pas vrais, mais ils ne sont pas mauvais pour autant. Pour Nietzsche, il y a des illusions bénéfiques. L’art en fait partie. Il évite le dégoût de la vie.

Nietzsche ne voit pas dans la philosophie une consolation (livre V, § 344). Si la consolation entretient la maladie, si elle permet de « vivre avec » alors la consolation est mauvaise. L’Europe doit quitter les valeurs qui la rendent malade. Jusqu’à présent, la philosophie a cherché le savoir. Elle doit maintenant chercher à apporter la santé, la « grande santé ». il faut « dire oui à la vie » et « danser sa propre danse ».

L’un des modèles de Nietzsche est alors le Brutus du *Jules César* de Shakespeare, qui aime Jules César son père, mais complote contre lui et l’assassine. Il tue ce qu’il aime. Il est un traître et un homme vertueux. Il remet en cause les autorités, comme doit le faire le philosophe, il s’en prend à Jules César qui est traité comme un dieu par les Romains. Cela fait de la philosophie une tâche dangereuse, qui n’est pas faite pour tout le monde.

Des émissions à écouter :

* En guise d’introduction sur la vie de Nietzsche : <https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/nietzsche-le-gai-savoir-14-victoire-sur-lhiver>

Les autres épisodes de la même série sont aussi intéressants : « Sommes-nous prisonniers des interprétations ? », « Dire oui à la vie », « Dieu est mort »

* Si vous appréciez ces podcasts, poursuivez avec : Nietzsche, Qu’est-ce que la grande santé ? <https://www.franceculture.fr/emissions/les-nouveaux-chemins-de-la-connaissance/la-sante-24-nietzsche-quest-ce-que-la-grande-sante>
* Pour continuer à vous familiariser avec la pensée de Nietzsche, écoutez la série « Quatre malentendus nietzschéens » : <https://www.franceculture.fr/emissions/series/quatre-nietzscheens>
* Un dernier lien : France Culture, Les chemins de la philosophie, Géraldine Mosna-Savoye : Nietzsche, l’éternel retour. <https://www.franceculture.fr/emissions/les-nouveaux-chemins-de-la-connaissance/variations-sur-la-repetition-24-nietzsche-l>

III – Alexievitch, *La Supplication*

Svetlana Alexievitch a obtenu le prix Nobel de littérature en 2015. Elle a passé onze ans à écrire *La Supplication…*

* Pour faire connaissance avec Svetlana Alexievitch : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Svetlana_Aleksievitch>
* Pour l’entendre parler de sa méthode d’écriture : émission « à voix nue », France Culture, 7 mars 2016 : <https://www.franceculture.fr/litterature/svetlana-alexievitch-jadapte-mon-ecriture-la-verite-qui-jaillit-des-centaines-de>
* Un entretien beaucoup plus long : <https://www.franceculture.fr/emissions/lettres-etrangeres/svetlana-alexievitch>
* Pour entendre le texte : 5 épisodes (archives des fictions de France Culture - avril 2006) : <https://www.franceculture.fr/emissions/archives-des-fictions-de-france-culture/la-supplication-de-svetlana-alexievitch>
* Pour percevoir les enjeux liés à la catastrophe de Tchernobyl, vous pouvez regarder la série « Chernobyl », et lire cet article : <https://www.nouvelobs.com/bibliobs/20190630.OBS15165/chernobyl-ce-que-doit-la-serie-au-prix-nobel-svetlana-alexievitch.html>
* Vous pouvez aussi lire la bande dessinée d’Emmanuel Lepage, *Un printemps à Tchernobyl*, Futuropolis, 2012.